

Laurence Croix,
Christian Malaurie

*Discours et vérité.
Psychanalyse et analytique foucauldienne*

À la suite de deux colloques organisés autour de Michel Foucault – l'un en février 2020 à l'initiative de Christian Malaurie sur le thème « Michel Foucault, vérité et jeux de vérité¹ » à la maison MSHA de Bordeaux et l'autre en juillet 2021 à l'initiative de Laurence Croix à Paris dans le cadre d'Espace analytique sur les enjeux politiques et cliniques de *Histoire de la sexualité*² –, nous avons commencé à nous interroger à la fois sur la question de « la vérité et de ses régimes » et sur les discours contemporains qui semblent pouvoir toujours plus s'en dispenser.

Chacun dans sa discipline, comme chaque auteur de ce numéro, a été saisi par des questionnements permettant d'articuler une interrogation commune à partir d'une analyse de *l'actuel* (au sens de l'actualité du présent) qui s'est focalisée sur les thématiques de *l'hyperspectacle de l'image* et du *devenir du sujet* mis en rapport avec les *modes de gouvernementalité* qui configurent le *présent*.

Les attaques de la subjectivité dans le monde contemporain et les détresses existentielles qui font symptômes ne sont plus à démontrer.

Laurence Croix, psychanalyste, maître de conférences à l'université, HDR, laboratoire CRPMS, IHSS, université Paris-Cité, UR 3522 ; lcroix@orange.fr

Christian Malaurie, anthropologue de l'art et du design, chercheur honoraire HDR, laboratoire Artes, UR 24141 université Bordeaux Montaigne, Domaine universitaire F-33607 Pessac cedex ; christian.malaurie@free.fr

1. Ce colloque, organisé en partenariat avec le laboratoire CLARE-ARTES, l'école doctorale de l'université Bordeaux Montaigne et le centre Michel-Foucault (<https://centremichelfoucault.com/presentation/>), s'inscrivait dans la programmation de la 5^e édition du festival Théâtre des images.

2. Ce colloque a eu lieu au 12 rue de Bourgogne, Paris VII^e et par Zoom. Avec la participation de J. Allouch, A. Vanier, A. Squerverer, F. Gros, A. Michel, R. Gori, B. Lévy...

« Vérité et subjectivité³ » nous interrogent donc aujourd’hui de façon particulièrement aiguë à l’heure où les discours scientifiques, complotistes, religieux, populistes, woke ou plus généralement identitaristes se font toujours plus bruyants. Mais, « qu’est-ce que ça, aujourd’hui⁴ ? » et qu’est-ce qui aspire le parlêtre à se noyer dans des magmas communautaristes, identitaristes et propagandistes en tout genre ? Comment le *surpouvoir* de l’image, les détournements de concepts et de faits et les novlangues peuvent-ils être amenés dorénavant à faire autorité ?

FOUCAULT, LACAN ET LA DISCURSIVITÉ

Foucault et Lacan ont tous les deux abordé le langage en interrogeant de manière singulière le phénomène de la discursivité à partir de la question de la vérité. Si Lacan s’applique à montrer l’importance majeure pour la théorie et la pratique analytiques de « considérer la psychanalyse comme un discours », Foucault, lui, va se consacrer à une histoire généalogique de la vérité – provisoire et non relative comme certains commentateurs ont vainement tenté de le démontrer –, à travers le rôle du discours dans la manière de se comprendre soi-même, c’est-à-dire de se rapporter à soi, aux autres et au monde.

Pour Foucault, les discours ont pour fonction de créer des catégories qui donnent aux individus, afin de mieux les contrôler, la possibilité de se figurer leur monde à travers des vérités déjà établies permettant au système des pouvoirs de perdurer. Pour mieux contrôler les populations, il est donc nécessaire pour les pouvoirs d’utiliser des dispositifs efficaces (aujourd’hui les dispositifs numériques) organisant la conduite des conduites, comme le montrent de manière très pertinente les derniers travaux de Roland Gori.

Foucault va rendre opératoire du point de vue philosophique la notion de discours amorcée par Lacan, en la définissant comme le diagnostic d’un « je-ici-présent ». Le philosophe doit donc dire pour lui « ce qu’il y a », sans recul ni distance dans l’instant même où il parle. Cela constitue un écho certain à la situation analytique telle qu’elle est définie par Freud. C’est ce sujet de l’énonciation qui est au cœur de la méthode des associations libres. Mais est-elle véritablement libre ? Se poser la question est une nécessité éthique constante dans nos pratiques et nécessaire au travail de (dé)construction.

3. M. Foucault, « Sexualité et vérité » (1977), dans *Dits et écrits II*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001.

4. Cf. « Entretien avec Michel Foucault », réalisé par André Bertin, *Les cahiers du GRIF*, n° 37/38, 1988, p. 10.

Réfuter catégoriquement la part de libre arbitre au sujet, de choix subjectif, du rôle singulier du signifiant, autrement dit du désir du sujet, et même son droit à la liberté de ses associations en le traitant comme un produit purement conditionné par un discours donné, nous inquiète sur le devenir de nos cultures, les pulsions de vie, la créativité et la raison qui sont au cœur des processus de civilisation.

Pour Foucault la tâche de la philosophie est de diagnostiquer au plus près ce qui fait l'actualité du présent de l'énonciation d'un sujet structuré par l'ordre du discours, ainsi qu'il l'énoncera lors de sa leçon inaugurale prononcée le 2 décembre 1970 au Collège de France intitulée, « L'ordre du discours⁵ ».

Cependant, dans ses travaux sur l'histoire de la sexualité, il sera amené à penser la fonction de la discursivité autrement qu'en termes d'assujettissement, dans un rapport renouvelé à la subjectivation et au « souci de soi » en prenant désormais en compte le désir du sujet à travers ce qu'il nomme « l'art des existences ».

La question du discours va donc être analysée par lui aussi en tant que pratique discursive en prenant en compte la manière dont un sujet est traversé dans sa singularité par un événement, à la fois intime et socio-historique, qui prend corps en lui à un moment donné à travers le langage. Il avance ainsi que c'est à partir de notre propre discours énoncé « maintenant » que s'offre à nous la possibilité d'analyser les discours produits « hier » ou « autrefois ». Il s'agit ainsi pour Foucault d'interpréter à travers l'*archive*, ou du moins à partir des *traces* textuelles et visuelles inscrites sur un *support-espace technique*⁶ d'énonciation et de visibilité dramatique, ce qui a eu lieu comme *événement* à une époque donnée de l'histoire. Un travail d'archéologie et de généalogie, mais peut-être aussi – et ce sera ici notre première hypothèse – un complément à la théorie psychanalytique, au dire de l'analysant et au discours de l'analyste.

C'est vers 1960 aussi que Lacan illustre les variantes du discours, selon une formalisation mathématique dite des « quatre discours ». Il repart du mythe endopsychique chez Freud, « l'obscur perception interne par le sujet de son propre appareil psychique suscite des illusions qui, naturellement, se trouvent projetées au-dehors, et, de façon caractéristique, dans l'avenir, dans un au-delà. L'immortalité, la récompense, tout l'au-delà, telles sont les

5. M. Foucault, *L'ordre du discours* (1970), Paris, Gallimard, 1971.

6. Nous définissons le concept de « support-espace technique d'énonciation et de visibilité », premièrement, comme un *objet matériel*, et plus largement un *milieu matériel*, sur lequel peut être inscrit quelque chose (une marque, une trace, un trait, un mot, une tache, un dessin, un graphe, de la couleur).

conceptions de notre psyché interne... c'est une psycho-mythologie⁷ », qui préfigure ainsi la notion de discours en introduisant la portée d'une thèse spéculative à une autoperception. Depuis la naissance de la psychanalyse, la dimension de discours engendre une scission subjective : « l'autoperception de l'appareil psychique » est instituée par l'inconscient, mais produit une coupure (*Spaltung*). Le discours est aussi depuis Freud une incitation concomitante à une « illusion de pensée ». Enfin, c'est une projection à l'extérieur de cette formation mentale sans l'envergure de la portée du mythe.

C'est ainsi que la croyance, issue de l'illusion selon Freud, aura le même contenu que l'autoperception interne tout en déplaçant dans un autre monde l'épreuve du mauvais objet ou de l'exclusion.

Avec Freud et Lacan, nous avons donc affaire à une structure permanente dont les éléments peuvent varier à l'intérieur de cette structure ; « le contenu réel reste intact alors que l'emplacement (*Stellung*) de toute la chose change, le reproche intérieur étant repoussé au dehors » (Freud, 1895). Le fait que les « contenus et affects de l'idée intolérable sont maintenus mais se trouvent projetés au dehors⁸ » est la découverte princeps qui fonde l'hypothèse de l'inconscient.

Alors, sans pouvoir reprendre ici toute l'élaboration lacanienne sur les quatre discours, voire cinq (avec le discours capitaliste), rappelons néanmoins la barre fondamentale (/) qui sépare le signifiant du signifié que Lacan reprend de Saussure, tout en inversant leur rapport. Ce qui l'intéresse ici, c'est la dimension sociale. Rappelons, qu'il précise bien en 1971-1972 dans ses entretiens de Sainte-Anne sur « Le savoir du psychanalyste », qu'il s'agit de discours *sur* le maître, comme *sur* l'hystérique, *sur* l'analyste et *sur* l'université.

Quand il élabore la catégorie de discours au cours du séminaire *L'envers de la psychanalyse* (1969-1970), il limite explicitement ce terme à un usage qui fait *lien social*. Il montre alors que les « modalités de satisfaction » et les « objets promus » dépendent du rapport fondamental entre sujet et objet. Les discours exercent donc leur pouvoir moins sur le sujet de l'inconscient que sur l'« individu » au sens social du terme.

Avec le discours du maître et le discours capitaliste en particulier, Lacan veut saisir d'un même mouvement la construction du lien social, la constitution de la politique et les places laissées au savoir (S2) et à la vérité.

La pratique de la psychanalyse, sa *praxis*, s'attache avant tout à la singularité et à la subjectivité car elles seules permettraient au *sujet* d'échapper aux discours qui le manipulent comme un objet. Pour Freud comme pour Lacan,

7. S. Freud, « Lettre à Fliess 78 du 12.XII.97 », dans *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, Puf, 2015.

8. S. Freud, J. Breuer, 1895, *Études sur l'hystérie* (1895), Paris, Puf, 1994.

la « constitution psychique » pour le premier, la « structure » pour le second, ne dépendent pas que d'un contexte historique donné ou d'une histoire singulière. Cette différence avec la position de Foucault est-elle radicale ? La question sera sous-jacente dans les différents textes qui vont suivre.

DE LA RADICALISATION DES DISCOURS

La radicalisation des discours qui constitue la réalité du « maintenant » qui nous traverse nous fait entendre chaque camp (qu'il soit culturel, politique, religieux) revendiquer une vérité à partir d'un ordre sexuel que l'on chercherait à nous imposer, *encore...* Nous pensons ici plus particulièrement au discours de la nouvelle vague des jeunes « trans » en quête d'une « identité authentique », d'un « vrai moi », et qui s'oppose paradoxalement à l'absence totale de la notion d'identité chez Foucault. Cette position idéologique s'avère d'autant plus paradoxale que le philosophe est appelé à servir de référence, appuyée par une lecture un peu rapide et simplifiée sans doute des travaux de Judith Butler elle-même. Faisons remarquer ici que le *genre* chez Foucault, comme chez Judith Butler (d'une première époque), plus qu'une image, voire une « performance », serait plutôt à déconstruire, à « défaire », pour se tenir loin d'une illusion de vérité, qui devient par l'idéologie vérité absolue ne se fondant que sur une « certitude sensible », le fameux « ressenti ».

Rappelons ici que la dialectique hégélienne en suivant le parcours d'une conscience pure se fondant sur la certitude sensible ne peut aboutir qu'à la figure religieuse du savoir absolu. Que veut dire d'ailleurs « se (res) sentir femme ou homme », si aucune théorie ou concept ne vient étayer ce ressenti ? Ce n'est a priori que par l'expérience avec une altérité quelle qu'elle soit (de même sexe ou de même genre ou non), tant que l'autre, « tout autre » (Levinas), est et restera toujours radicalement autre.

L'identité chez Foucault comme chez Freud ne procède pas d'une « essence », d'un état fixe ou d'un attribut intrinsèque. L'identité, clairement illusoire, est construite socialement par des pratiques discursives historiquement repérables qui, dans leur relation au pouvoir, ont pour finalité à un moment donné de fabriquer des normes, de construire de la normativité.

DE QUELLE VÉRITÉ PARLONS-NOUS ?

Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* Freud rend un hommage suprême à la question de la « vérité des faits » (telle qu'on peut l'entendre aujourd'hui au sens d'Hannah Arendt), dans une version historicisée. Freud y dégage la notion de « vérité historique » étape par étape. Dans la

version finale du texte, cette vérité recherchée visera une interprétation de la personnalité historique de Moïse, sur le fondement d'une analogie entre le développement individuel et l'évolution religieuse. Le texte constitue aussi la réponse de Freud à l'idéologie nazie et plus largement à toute forme d'identitarisme (juif ou autre).

En 1914, dans *Totem et tabou*, c'était déjà la méthode freudienne mise en œuvre contre Jung (comme on le sait devenu nazi) et sa tentative ratée de forger le concept d'« inconscient collectif ». La réactivation de nos jours de l'idée d'un inconscient communautariste ou ethnique, parfaitement antinomique avec l'hypothèse freudienne, peut surprendre.

La psychanalyse défend la vérité historique et les effets de vérité contre toute propagande idéologique. Freud défendait la reconstruction historique, individuelle ou collective, face à toute gouvernance par les discours, sans nier ou manipuler aucun fait.

Quand, dès 1956, dans le Séminaire III, *Les psychoses*, la notion de discours s'impose à Lacan (dans son commentaire du cas Schreber), le discours constitue non seulement une projection à l'extérieur (*Werverfung*), mais encore une référence au réel : « La notion de discours est fondamentale. Même pour ce que nous appelons l'objectivité, le monde objectivé par la science, le discours est essentiel, car le monde de la science qu'on perd toujours de vue, est avant tout communicable, il s'incarne dans des communications scientifiques⁹. »

La vérité historique freudienne se retrouve alors prise par le discours scientifique dans le mouvement d'une dialectique. Mais le tranchant de l'écriture des quatre discours relève de la place mouvante de la vérité, qui y garde sa dimension d'immédiateté et d'« immédiation ». Pour Lacan¹⁰, en tant que praticien et penseur de la psychanalyse, la vérité suppose que vienne en position d'agent social la catégorie du réel avec lequel s'explique le sujet. Le sens de la cure conduite par l'analyste vise ainsi à l'acceptation d'une vérité comme « place » et non comme « contenu en soi ». Le discours de la science, opérant aujourd'hui plus que jamais comme « discours-vrai », oblitère la réponse que donne la psychanalyse à la question de la vérité, à savoir pour Lacan : « La vérité ne saurait dire la vérité : elle l'est » ou encore « elle ne peut être que mi-dite »...

Foucault, tout au long de son œuvre, va lui aussi montrer que la vérité n'est pas un objet de contemplation intangible et anhistorique. Pourtant, elle émerge selon lui du mouvement de l'histoire qui organise secrètement les savoirs et les dispositifs de pouvoir mis en œuvre dans des pratiques et des

9. J. Lacan, Le Séminaire, Livre III (1955-1956), *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981.

10. Cf. aussi les séminaires : Livre XIII (1965-1966), *L'objet de la psychanalyse*, Livre XVI (1968-1969), *D'un Autre à l'autre*, Livre XVII (1969-1970), *L'envers de la psychanalyse*.

institutions sociales (comme les pratiques carcérales, éducatives, judiciaires). La vérité apparaît donc pour lui comme un effet de « quelque chose d'extérieur à elle-même », ce quelque chose se transformant au cours de l'histoire, formalisé par Foucault avec le concept de « régimes de vérité ». Frédéric Gros écrit : « Il explore ce moment décisif de la culture occidentale où s'est imposée à chacun l'obligation de dire à un autre ce qu'il en est de son désir, où se sont constituées pour la première fois en Occident les techniques d'introspection et de verbalisation qui auront une postérité immense¹¹. »

Dans le milieu psy, on a lu le plus souvent de Foucault ses ouvrages fondamentaux pour les pratiques cliniques que sont : *Naissance de la clinique*, *Histoire de la folie*, *Surveiller et punir*. Dans ces ouvrages écrits entre le milieu des années 1950 et le milieu des années 1970, il montrait déjà que les deux pôles, *vérité* et *subjectivité*, ne sont pas disjoints mais centraux dans sa pensée. Il reprendra d'ailleurs les termes « subjectivité » et « vérité » dans l'intitulé du cours donné au Collège de France entre le 7 janvier et le 1^{er} avril 1981, qui introduira les questions posées et développées tout au long de son *Histoire de la sexualité*. Dans ce cours, il aborde la question du sujet à partir du rapport du sujet à lui-même, renouvelant ainsi la démarche de recherche suivie jusque-là, se proposant alors d'élaborer une histoire généalogique de la subjectivation, à partir du « souci de soi » et des « techniques de soi » puisées dans l'étude des auteurs classiques grecs et latins (philosophes, auteurs de théâtre, médecins, orateurs...) des trois premiers siècles de notre ère.

La problématique du « souci de soi » et de la « parole vraie » (*parrêsia*) se situe aux antipodes de la logique de l'ordre discursif, ce qui a profondément bouleversé son projet d'écrire une « histoire de la vérité » à partir d'une problématique basée sur le couple « savoir-pouvoir ».

Dans le vaste travail autour de *Histoire de la sexualité*, qui l'occupe des années 1970 jusqu'au milieu des années 1980 et qui demeure inachevé, il interroge la notion de sujet non plus seulement à partir de l'assujettissement et de la production de modes de subjectivation, mais à partir de la production de subjectivations qui renvoient à la vie, au « souci de soi », pour donner forme à un art d'exister. « Le courage de la vérité¹² » qui constitue l'ultime cours qu'il donna au Collège de France entre le 1^{er} février et le 28 mars 1984 pose les termes d'une lecture particulièrement stimulante pour la psychanalyse de la question du sujet dans son rapport à la vérité. Il écrit : « Ce n'est pas le sujet mais le pouvoir qui constitue le thème de mes recherches¹³. »

La philosophie n'a donc pas pour lui à énoncer la vérité de la politique, mais elle doit s'affronter au politique pour faire l'épreuve de sa vérité. « La clef

11. F. Gros, *Foucault. Le courage de la vérité*, Paris, Puf, 2002.

12. M. Foucault, *Le courage de la vérité*, Paris, EHESS, Gallimard/Le Seuil, 2009.

13. M. Foucault, « Le sujet et le pouvoir », dans *Dits et écrits IV*, Paris, Gallimard, p. 306.

de l'attitude politique personnelle d'un philosophe, ce n'est pas à ses idées qu'il faut la demander, c'est à sa philosophie comme vie, c'est à sa vie philosophique, à son ethos¹⁴. »

PSYCHANALYSE ET ANALYTIQUE FOUCALDIENNE

Nous avons convoqué dans ce dossier consacré à la confrontation de l'analytique foucauldienne avec la psychanalyse, des auteurs, cliniciens ou non, tous traversés par des questions actuelles qui ne cessent de se croiser. À l'heure où le système néolibéral multiplie sans cesse, à travers l'ensemble des supports-espaces d'énonciation et de visibilité dramatique du social, la production d'un *dire-vrai*, plus que de toute autre vérité énoncée, nous est nécessaire.

Dans un article de 1998, Jean Allouch déclare formellement : « L'analyse sera foucauldienne ou ne sera plus¹⁵. » Il montre alors comment existent de fortes proximités entre Lacan et Foucault, non seulement sur l'emploi du concept de *discours*, mais aussi et surtout, concernant leur rapport à la question fondamentale de la *vérité*. Foucault, sur le plan philosophique, met un terme à la question du « connais-toi toi-même » en la déplaçant du côté du « souci de soi ». Lacan, sur le plan psychanalytique, montre qu'avec la question de l'inconscient, le sujet est pris dans la division entre vérité et savoir.

Foucault, intitulant le tome 1 de *l'Histoire de la sexualité, La volonté de savoir*, signerait aussi une dette envers la pensée nietzschéenne. Mais de *volonté*, il n'y en a pas ; chez Foucault comme chez Nietzsche, chez Lacan comme chez Freud, la subjectivité s'impose au parlêtre. Nous pourrions dire alors que, là où l'on croit faire projet, jeter l'ancre d'un vouloir, amarrer à quai, la volonté devient plutôt *encre* de la trace d'une écriture, constituant le lieu d'une image, d'un passage du *ça m'intéresse je sais* à *ça me submerge vraiment*.

En 1976, Foucault convoque la notion d'« analytique » pour préciser son projet d'une « histoire de la sexualité¹⁶ ». Jean Allouch précise qu'il faut entendre l'acception de ce terme, *analytique*, à deux niveaux : 1) La définition d'un domaine spécifique que forment certaines relations ; 2) La détermination des instruments qui permettent de l'analyser. Ce dernier, à qui nous dédions cet ouvrage auquel il a contribué à la fin de sa vie, va

14. M. Foucault, « Politique et éthique », dans *Dits et écrits IV*, Paris, Gallimard, p. 585.

15. J. Allouch, « La psychanalyse : une érotologie de passage », *Cahiers de l'Unebêvue*, 1998, p. 164.

16. Projet qui s'étendra du milieu des années 1970 jusqu'en 1984, qu'il n'aura malheureusement pas le temps d'achever car il décédera comme on le sait l'année où paraissent les tomes 2 et 3, en 1984.

discerner chez Lacan une problématique inédite en opérant une distinction de deux analytiques différentes du sexe : « l'analytique du lien » et « l'analytique du lieu ».

La première analytique est freudienne ; elle a permis à Lacan, selon Allouch, d'en dégager l'objet *a*. La seconde est, selon lui, « célibataire », elle est déployée par Lacan quand il déclare dans la fameuse formule « il n'y a pas de rapport sexuel ».

C'est aussi ce que le discours identitaire, une certaine image d'un soi collectif revenant de l'extérieur, cherche à camoufler. C'est ce mirage qui ouvre à la fascination pour les discours totalitaires.